

Rinaldi le félin

PAR CLAUDE ARNAUD

Trente ans durant, Rinaldi-le-critique sut réduire en une phrase ceux qu'il tenait pour de fausses gloires. Dans les colonnes de *L'Express*, du *Nouvel Observateur* puis du *Figaro*, il donnait à ses lecteurs leur dose hebdomadaire de sang: Simenon? Le zéro de la pensée. Genet? Ronsard à Pigalle. Houellebecq? De la science-fiction aux mains d'un chimiste en goguette. Mme Angot? Bécassine sur le divan. Personne n'était a priori épargné – certains s'en vengèrent en devenant Immortels avant lui. Il sut tout aussi souvent encenser les écrivains méconnus et les talents singuliers qu'il portait haut dans son cœur. Mais l'amour est-il aimé?

Rinaldi-le-romancier veillait cependant à ressusciter ces vies ordinaires qui échappent à tout éclairage social. Faites de mille fils contraires, ses pelotes fictives offraient un succédané d'éternité à leur passage silencieux sur terre, de la Corse à l'Italie via Paris: un homme hypermnésique s'y faisait souvent le porte-parole de leurs désillusions, à l'approche de la mort. Le flux devient torrent dans ce nouveau roman de déformation dont le héros, François, de retour dans l'île, hésite à revoir la vieille servante de sa mère. Il revit ses amours adolescentes avec Nicolas, comme la cour entourant une peintre italienne aux toiles peuplées d'éphèbes et de chats – Leonor Fini n'est pas loin –, où il fit ses débuts parisiens avec une modeste prédatrice. Les plongées en apnée dans le temps se succèdent, avec brusques remontées à la surface. La fameuse minute du noyé se prolonge en années lumière, ressuscitant son lot d'épisodes cocasses, pathétiques ou insignifiants. C'est la vie de chacun qui se voit soudain sauvée de l'oubli.

Il n'était pas rare de voir en Corse un bandit d'honneur sortir du maquis pour revêtir la cagoule du pénitent, en tête de la procession pascalle. La double nature de Rinaldi nous y a fait penser, l'humour en plus. Comme s'il n'avait « tué » dans ses articles que pour mieux nourrir de sang ces résurrections orchestrales qui font sa marque inimitable de romancier. Sa réceptivité épidermique s'y montre à son comble. Dans « Les jardins du consulat », le seul fait d'apporter chez un vétérinaire sa chatte déclenchait les flots de réminiscences du narrateur. Rinaldi est devenu ce félin: hyperlucide sous sa fourrure, alternant coups de griffes et ronronnements matois, il joue avec des phrases chenilles qui remontent le temps. On ne s'ennuie jamais à scruter les chats. Ils sondent plus profondément que nous. Ils ont l'éternité pour eux ■

« Torrent », d'Angelo Rinaldi (Fayard, 528 p., 24 €).



Angelo Rinaldi

ALTERNANT COUPS DE GRIFFES ET RONRONNEMENTS MATOIS, IL JOUE AVEC DES PHRASES-CHENILLES QUI REMONTENT LE TEMPS.